

aux poètes de sacrifier l'expression aux nécessités de la rime. Cependant il avait appris des tirades entières d'Horace, qu'il récitait de mémoire. Parmi les modernes, tant prosateurs que poètes, ses trois auteurs favoris furent La Fontaine, Fénelon et Racine; Racine surtout. Il le regardait comme l'écrivain qui, par la pureté de son style, s'est approché le plus de la perfection dont il croyait notre langue susceptible. « C'est beau », disait-il, « beau comme de la belle prose ! » Il ajoutait : « J'aurais bien fait des vers comme un autre, mais j'ai bientôt abandonné un genre où la raison ne porte que des fers; elle en a bien assez d'autres sans lui en imposer de nouveaux. » En matière de style, il n'aimait pas les courtes périodes, les phrases brèves et coupées; il appelait cette façon d'écrire le *style asthmatique*. Les qualités de sa plume sont généralement la majesté, l'ampleur, la dignité, la force plutôt que la souplesse. Après la perfection de la forme, l'imagination était ce qu'il estimait le plus. Il parle sans cesse à ses collaborateurs de la *belle imagination*. Lorsqu'un ouvrage l'avait frappé, il le louait en ces termes : *C'est un bon livre, il y a de l'idée*. Ses grandes vues sur les révolutions successives du globe, son étude philosophique de l'homme, sont des morceaux où la majesté du style est partout égale à la grandeur du sujet, et on a pu lui appliquer avec justice ce que lui-même disait de Platon : *C'est un peintre d'idées*. Ce qui a surtout contribué à rendre Buffon populaire, c'est la partie de son *Histoire naturelle* où il décrit les mœurs des animaux. Il a su nous intéresser à leur vie morale et physique, et a créé dans la langue un genre nouveau. Ensemble et détails, tout est irréprochable. Ses descriptions abondent en mots heureux, en images tour à tour fortes ou gracieuses; on cite, parmi ses tableaux célèbres, celui du désert, qui suit l'article du chameau. Lorsqu'il dépeint l'activité de l'oiseau préparant son nid, il dit que c'est un *travail chéri*; le nid lui-même est un *domicile d'amour*. Il représente la fauvette vive, agile, légère, *sans cesse remuée*; le bœuf adonné à un travail pour lequel il faut plus de masse que de vitesse. Il dit de l'âne qu'il a parfois l'air *moqueur et dérisoire*. Il nomme les rochers de nuit, que dispersent les aboiements du chien, *des hommes de proie*. Sa philosophie est calme et sereine, sa morale rassurante. Il atteste que la vie est un bien; la tristesse est la douleur de l'âme, les passions en sont les abus. Tous les maux viennent de l'homme, mais ils sont hors de lui. Malgré certains passages relevés par les théologiens et censurés par la Sorbonne, dans sa *Théorie de la terre* et ses *Époques de la nature* (v. ces mots), Buffon avait la foi, et il n'est pas de plus belle prière que l'invocation par laquelle il termine sa première *Vue de la nature*. Comme savant, Buffon fut un esprit créateur. La science de l'histoire naturelle n'existait pas avant lui; il a su en montrer l'importance et en répandre le goût. Dans sa science, il y a même de la divination; car, bien souvent, il a prédit ce qui ne devait se réaliser que plusieurs années après, et a rencontré juste sans le secours de l'expérience, n'ayant d'autre guide que cette lumière intérieure qu'il avait coutume d'appeler la *vue de l'esprit*. Buffon a pressenti la plupart des découvertes de la science moderne. Dans la marche lente des générations vers le progrès, de tels hommes marquent les étapes. « Il avait jugé que le diamant est inflammable. Ce qu'il a conclu de ses remarques sur l'étendue des glaces australes, Cook l'a confirmé. Lorsqu'il comparait la respiration à l'action d'un feu toujours agissant; lorsqu'il distinguait deux espèces de chaleur, l'une lumineuse et l'autre obscure; lorsqu'il mécontent du phlogistique de Stahl, il en formait un à sa manière; lorsqu'il créait un soufre; lorsque, pour expliquer la calcination et la réduction des métaux, il avait recours à un agent composé de feu, d'air et de lumière, il faisait tout ce qu'on peut attendre de l'esprit; il devançait l'observation. » (Vicq-d'Azyr.) Ses idées sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce peuvent être considérées comme de véritables découvertes; ses idées concernant l'influence qu'exercent la délicatesse et le degré de développement de chaque organe sur la nature des diverses espèces sont des idées de génie. (Cuvier.) Avant Cuvier, il a clairement établi la grande loi de la prééminence relative des organes, et répandu cette idée que l'état présent du globe est le résultat de révolutions successives. Avant Bichat, il a marqué la distinction des deux vies animale et organique, et démontré les lois opposées qui les régissent : l'intermittence d'action de l'une et la continuité d'action de l'autre. Combien de découvertes encore se trouvent en germe dans l'*Histoire naturelle*. Buffon a deviné l'avenir du charbon minéral. « Bientôt », dit-il dans l'*Histoire des minéraux*, on sera forcé de s'attacher à la recherche de ces anciennes forêts enfouies dans le sein de la terre, et qui, sous une forme de matière minérale, ont retenu tous les principes de la combustibilité des végétaux, et peuvent les suppléer, non-seulement pour l'entretien des fours et des fourneaux nécessaires aux arts, mais encore pour l'usage des cheminées et des poêles de nos maisons. Ce sont des trésors que la nature semble avoir accumulés d'avance pour les besoins à venir des grandes populations. » On

ne peut se défendre d'un sentiment profond d'admiration pour ce beau génie, en le voyant soulever d'une main sûre le voile de l'avenir, et prophétiser, un siècle à l'avance, les merveilles de l'industrie. On doit encore à Buffon, ainsi qu'un savant professeur du Muséum, M. Duméril, le proclamait dernièrement au pied de sa statue (8 octobre 1865), la première idée de l'acclimatation. Buffon disait, en effet, dès 1764 : « Nous n'usons pas, à beaucoup près, de toutes les richesses que la nature nous offre. Elle nous a donné le cheval, le bœuf, la brebis, tous nos autres animaux domestiques, pour nous servir, nous nourrir, nous vêtir, et elle a encore des espèces de réserve qui pourraient suppléer à leur défaut et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'assujétir et de faire servir à nos besoins. L'homme ne sait pas assez ce que peut la nature et ce qu'il peut sur elle... J'imagine, dit-il encore en parlant du lama et de ses congénères, que ces animaux seraient une excellente acquisition pour l'Europe, spécialement pour les Alpes et pour les Pyrénées, et produiraient plus de biens réels que tout le métal du nouveau monde. » Il a pressenti le magnétisme et l'électricité. On a, toutefois, longtemps contesté à Buffon les titres de naturaliste et de savant; mais la science moderne, en creusant le sillon ouvert par ce grand esprit, en arriva peu à peu à confirmer ses principales découvertes; et aujourd'hui, sa valeur scientifique est considérée à l'égal de sa valeur littéraire. L'honneur de cette réhabilitation revient surtout à Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire et à M. Flourens, qui ont consacré à notre grand naturaliste deux ouvrages précieux. Le style de Buffon l'a fait mettre depuis longtemps au nombre des écrivains classiques de la France; toutefois, un moderne, M. Damas-Hinard, n'a pas craint de lui refuser même le talent d'écrire. Cette critique est, par sa violence, du nombre de celles que Buffon eut méprisées et que ne doivent pas relever ses historiens. D'ailleurs, elle se trouve tout naturellement réfutée par les pages éloquentes que MM. Villemain, Nisard, Henri Martin et Sainte-Beuve ont consacrées à l'*histoire de la nature*, et qui sont elles-mêmes des monuments littéraires. Un professeur ayant, dans ces derniers temps, attaqué dans une conférence publique le style de Buffon, fut contraint d'interrompre son discours. C'est que la gloire des grands hommes est le patrimoine commun de la patrie; elle s'en montre jalouse, et ne permet pas qu'on l'outrage. La critique n'a pas respecté non plus chez Buffon le caractère de l'homme. Bon nombre de biographes, s'inspirant d'un pamphlet écrit par Hérault de Séchelles, se sont plu à dépeindre son insupportable vanité, ses mœurs dissolues, sa tyrannique domination sur les vassaux de ses terres. De tout cela, il ne reste plus rien aujourd'hui. M. Henri Nadault de Buffon, arrière-petit-neveu de notre naturaliste, a vengé sa mémoire, en mettant au jour sa correspondance annotée. Cet ouvrage, et le beau volume illustré de charmants portraits sur Buffon, sa famille et ses collaborateurs, qui le complète, seront désormais consultés avec fruit par tous les biographes de Buffon, et par ceux qui entreprendront d'écrire une histoire complète du XVIII^e siècle. Buffon est bien connu désormais, et, après avoir admiré le génie de l'écrivain et de l'administrateur, et rendu hommage au savant, on aime à le voir dans sa vie privée, simple et bon, fidèle aux amitiés de son enfance, vénéré de sa famille, adoré des paysans de ses terres, chéri à Montbard, où se conserve, toujours vivant, le souvenir de ses bienfaits. On sait maintenant que Buffon avait le cœur généreux et l'âme sensible. Cette sensibilité d'âme, si souvent mise en doute, se manifeste notamment dans la douleur que cause à Buffon la perte de sa femme, dans celle qu'il laisse échapper lors de la mort de son père; mais surtout dans les soins minutieux et les attentions vraiment maternelles dont il entoura un fils unique, privé de sa mère à cinq ans.

On a souvent représenté Buffon comme étant de mœurs légères. « Mieux que personne, dit son secrétaire, dont M. Nadault de Buffon a mis au jour les notes manuscrites, je puis témoigner de la pureté de ses mœurs. Je demeurais dans son hôtel, je couchais dans un cabinet voisin de sa chambre, et je voyais, et j'entendais à toute heure les personnes qui entraient chez lui. »

La mort vint surprendre Buffon au milieu de ses travaux. Il terminait un livre sur l'*Aïmant*, et mettait la première main à un *Traité sur l'art d'écrire*, qui forme comme le testament littéraire de ce grand écrivain. Quelques jours avant sa mort, on put le voir parcourir une dernière fois les allées du Jardin des Plantes, soutenu par deux valets, et donnant ses ordres. Son agonie fut lente, elle dura trois jours. La vie avait peine à quitter ce corps, dont la rare vigueur faisait dire à Voltaire que c'était l'âme d'un sage dans le corps d'un athlète. Sentaute sa fin approcher, il fit appeler son fils, et, prenant une dernière fois sa tête blonde entre ses mains sèches, il lui dit : « Mon fils, ne quittez jamais le chemin de la vertu et de l'honneur; c'est le vrai moyen d'être heureux. » Ses funérailles donnèrent lieu aux témoignages les plus touchants d'une douleur publique, dont on ne revit d'exemple qu'à la mort de Montbard, où Buffon avait voulu reposer, les populations se rendaient en ha-

bits de deuil sur les routes et dans les villages par où le convoi devait passer. En 1793, la sépulture de notre grand naturaliste fut un instant violée; mais la Convention et l'opinion publique protestèrent avec éclat contre cette profanation. Aujourd'hui, Buffon repose dans le caveau de la chapelle seigneuriale de Montbard, entre son père et sa femme, au milieu d'une population depuis longtemps accoutumée à regarder sa gloire comme son plus cher patrimoine, dans une ville où reste toujours vivant le souvenir de ses bienfaits.

BUFFON (CORRESPONDANCE DE), recueillie et annotée par M. Nadault de Buffon, son arrière-petit-neveu (Paris, 1860, 2 vol.). Ce recueil épistolaire est une révélation pour bien des lecteurs. Le portrait du célèbre naturaliste était exagéré jusqu'à grotesque; l'opinion reçue sur son compte appelait une révision conforme à la vérité historique. Cependant, dès 1851, l'infortuné M. Sainte-Beuve avait redressé le préjugé courant pour lui substituer un type exact, conforme aux données de la correspondance, dont une partie seulement était connue.

Ce qu'il faut chercher dans cette correspondance, ce n'est ni le naturaliste ni l'écrivain; ils sont aujourd'hui appréciés à leur mesure et à leur rang. C'est l'homme qu'il faut y voir, l'homme dont la physionomie a été défigurée, parce qu'il a été peint par ses détracteurs. Ennemis des coteries, suspect aux encyclopédistes, Buffon voua son existence au travail gigantesque qui réclamait toutes les forces de son génie. Jaloux de vivre en paix avec le parlement et la Sorbonne, au prix de quelques concessions peut-être peu sincères sur les théories scientifiques, il se tint à l'écart des discussions de parti et des querelles philosophiques.

Rien de moins guindé que le style de ces lettres : « Venez donc manger la soupe avec nous », écrit ce roi de la période majestueuse. Les principaux correspondants de Buffon sont ses amis d'enfance : les présidents de Ruffey et de Brosses, l'abbé Leblanc; ou ses collaborateurs : Guéneau de Montbéliard et l'abbé Bexon. Il échange aussi des lettres avec deux femmes : Mme Daubenton, cette gracieuse nièce de Guéneau de Montbéliard, et Mme Necker, l'amie dévouée, l'admiratrice éloquente qui regrettait dans ses bras le dernier soupir de son grand homme. Avec la première de ses correspondantes, Buffon est d'une bonté paternelle, d'une galanterie fine et délicate; avec Mme Necker, le ton s'élève, son âme déborde; il s'exprime presque avec la passion de Saint-Preux, mais d'un Saint-Preux âgé de soixante-quinze ans. Pour son fils, et dans une circonstance grave, il est noble, généreux, dévoué, résolu, simple et grand. Ce même Buffon était poète à son heure. Quelle jolie improvisation que le quatrain suivant, crayonné dans un salon, à Montbard, sur les genoux d'une jeune et jolie femme :

Sur vos genoux, ô ma belle Eugénie !
A des couplets je songerais en vain;
Le sentiment étouffe le génie,
Et le pucier égare l'écrivain.

BUFFON (Pierre-Alexandre LECLERC, chevalier DE), frère consanguin du célèbre naturaliste, né à Buffon en 1734, mort en 1825. Il entra jeune au service, et prit part, en qualité de volontaire aux grenadiers de Navarre, à la bataille d'Hastembek, gagnée le 1^{er} mai 1757 par le maréchal d'Estées sur le duc de Cumberland. Nommé enseigne sur le champ de bataille, puis lieutenant en 1758, capitaine en 1761, il passa en 1767 aux gardes lorraines en qualité de major. Lieutenant-colonel de ce régiment en 1774, second colonel titulaire en 1783, il fut nommé maréchal de camp en 1790, prit une part active à la guerre de Sept ans (1756-1762), et fit la campagne de Corse. Lors de la prise de Cassel, il parut le premier sur la brèche, suivi seulement de quelques grenadiers. Blessé pendant l'assaut, il fut rapporté au camp par ses soldats sur les drapeaux pris à l'ennemi, et le duc de Broglie le nomma gouverneur d'une ville dont son courage et son sang-froid avaient hâté la prise. Après avoir échappé à tous les dangers de la campagne, le chevalier de Buffon faillit perdre la vie pendant une trêve. Il jouait aux cartes avec des officiers anglais dans un bastion démantelé de la place, lorsqu'une bombe creva la toiture; le hasard voulut que personne ne fût atteint. En 1782, le grand-duc Paul, qui fut depuis Paul III, s'embarqua à Brest pour retourner en Russie, après avoir visité la France. Ayant rencontré le frère de Buffon, dont le régiment tenait garnison dans cette ville, il l'appela près de sa personne, et le combla de marques de distinction. Le chevalier de Buffon avait reçu jeune la croix de Saint-Louis. Il fut chevalier de la Légion d'honneur à la création de l'ordre. Rentré dans la vie privée, il consacra les loisirs de sa verte vieillesse à la culture des beaux-arts et des lettres. Il a collaboré à la *Collection académique* (1761), a écrit un certain nombre d'opuscules, soit en vers, soit en prose, insérés dans le *Mercure* ; un *Traité de l'amour de la gloire* (1787), etc. M. Nadault de Buffon a publié, en 1860, à la suite de la correspondance de Buffon, un précis historique sur la vie du naturaliste, écrit par le chevalier, son frère, qui a servi à Vicq-d'Azyr et à Condorcet pour leurs *Eloges académiques*. C'est un morceau du meilleur style, qui, indé-

pendamment de l'intérêt qu'il présente, a une véritable valeur littéraire. Nous connaissons encore, du chevalier de Buffon, des fragments de son journal, sa correspondance et quelques pièces de vers. Buffon, peu de temps avant sa mort, aurait jeté les yeux sur lui pour publier une édition de *l'Histoire naturelle* mise dans un ordre nouveau. Il avait le projet, écrit le chevalier de Buffon en 1821, de refondre en entier la *Théorie de la terre* avec les suppléments, et d'élargir les erreurs par le moyen de cette refonte. Il n'avait choisi pour son collaborateur. Sous ses yeux j'avais commencé cet ouvrage; mais, à sa mort, j'ai trouvé le fardeau au-dessus de mes forces, et j'y ai modestement renoncé. Le chevalier de Buffon conserva jusqu'au dernier jour toute la sève de son esprit; la veille de sa mort, il composa ses derniers vers. Il mourut à Montbard à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

BUFFON (Catherine-Antoinette LECLERC DE), sœur du précédent, née à Buffon en 1746, morte en 1832; épousa, en 1770, son cousin germain Benjamin-Edme Nadault, conseiller au parlement de Bourgogne. Mme Nadault avait pour le naturaliste, son frère aîné, beaucoup plus âgé qu'elle, un dévouement sans bornes. Celui-ci, après la mort de sa femme (1769), pria sa sœur de venir tenir sa maison. Cette jeune maîtresse de maison de vingt-quatre ans s'acquitta avec tact de son nouveau rôle. Elle possédait le rare talent de mettre chacun à son aise; ce qui n'était pas une tâche sans difficulté dans le salon de Montbard, où se rencontraient en littérature et en politique les opinions les plus opposées. Un contemporain a tracé d'elle ce portrait : « Mme Nadault avait une tournure distinguée, ses yeux étaient remplis d'expression. Vive et enjouée, elle contribuait, par le charme de son esprit, à l'agrément de la société de Montbard. Excellente musicienne, elle conserva longtemps la fraîcheur et la souplesse de sa voix. D'une grande simplicité dans ses goûts, la meilleure part de son revenu était employée à de bonnes œuvres; elle consacrait sa fortune à faire des heureux. Jamais on n'implora en vain sa générosité. Elle a conservé toute sa vie la vivacité de son esprit. Son grand usage du monde donnait à ses moindres actions, même dans la vieillesse, une grâce toute particulière. Ce fut vraiment une femme remarquable. » (Humbert-Basile, *Souvenirs sur la famille de Buffon*) Mme Necker, dont la nature aimante et sensible jusqu'à l'exaltation avait avec Mme Nadault plus d'un point de ressemblance, lui témoignait une constante amitié. Elle lui écrivait, en 1788 : « La sœur de M. de Buffon eût été toujours pour moi un être surnaturel par les souvenirs qu'elle m'aurait rappelés. Le style de ses lettres est une nouvelle preuve de son origine. » Les quelques lettres de M. Nadault qui nous sont parvenues confirment ce jugement de Mme Necker. Buffon eut, au reste, plusieurs fois recours à la plume de sa sœur. Il la cite dans l'*Histoire naturelle*, où elle a écrit différents articles de *l'Histoire des oiseaux*. Mais Buffon l'employait surtout à sa correspondance, et, de préférence, à celle qu'il entretenait avec des femmes; avec Catherine II, notamment. « C'est votre département, lui disait-il; vous avez de la sensibilité, de la vivacité, beaucoup d'imagination, vous vous en tirez mieux que moi. » Mme Nadault survécut à toutes ses affections, et vit successivement mourir autour d'elle son frère (1788) son mari (1804), sa belle-fille (1838). Réduite, pendant la Terreur, à travailler pour vivre, elle trouvait encore, dans son industrieuse charité, le moyen de secourir de plus malheureux qu'elle. Elle mourut à Montbard, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

BUFFON (Marie-Françoise DE SAINT-BELIN-MALAIN, comtesse DE), née en 1732, épousa Buffon le 21 septembre 1752. L'histoire du mariage de Buffon mérite d'être conservée. Il n'avait jamais manifesté jusqu'alors l'intention de se marier, et, si l'on en croit le chevalier de Buffon son frère, il aurait même montré l'intention bien arrêtée de conserver son indépendance. Mais il rencontra, au couvent de Montbard, dont sa sœur était supérieure, Mlle de Saint-Belin, et se laissa séduire par sa grâce, sa jeunesse et sa beauté. Cette rencontre fut cause que notre naturaliste, qui avait encouru la disgrâce de Mme de Pompadour pour avoir traité un peu légèrement l'amour dans ses écrits, fit à quarante-trois ans un mariage d'amour. Ce fut un mariage heureux. Mais la mort de sa jeune femme, arrivée le 9 mars 1769, à la suite d'une courte et douloureuse maladie, alors qu'elle était encore dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, le plongea dans une douleur profonde. Cette jeune femme, pleurée par Buffon, et que Lebrun avait chantée, émit digne des regrets que sa mort prématurée inspira. Condorcet a tracé d'elle ce charmant portrait : « M. de Buffon, a-t-il dit dans son *Eloge académique*, avait épousé, en 1752, Mlle de Saint-Belin, dont la naissance, les agréments extérieurs et les vertus, reparessent à ses yeux le défaut de fortune. L'âge avait fait perdre à M. de Buffon une partie des agréments de la jeunesse; mais il lui restait une taille avantageuse, un air noble, une figure imposante, une physionomie à la fois douce et majestueuse. L'enthousiasme pour le talent fit disparaître aux yeux de Mme de Buffon l'inégalité d'âge, et il eut le bonheur d'in-